

l'incrédule le prouve; mais c'est ce qu'il n'oserait entreprendre (1): l'évidence qui les environne l'éclaircit; fuyant une discussion que trop de lumière éclaire, et qui est à la portée de tous, il se jette dans le champ vaste et obscur des dogmes, pour y combattre dans les ténèbres, et raisonner sans fin sur la vraisemblance ou la possibilité des choses qu'il n'entend pas. Ainsi (pour vous faire remarquer une des plus bizarres contradictions qu'ait enfantées le délire de ce siècle), tandis qu'on s'applaudit d'avoir abandonné, dans l'étude des sciences, la voie du raisonnement et des théories, comme sujette à l'illusion et à l'erreur, pour s'attacher uniquement aux observations positives et aux faits; tandis que le savant, ne songeant plus à expliquer les phénomènes, mais à constater les expériences, dit tous les jours, mais à constater les résultats qui l'étonnent: Cela ne peut se concevoir, mais cela est; on suit, à l'égard de la religion, c'est-à-dire de la plus haute et de la plus impénétrable des sciences, une méthode toute contraire; on abandonne les faits, qui en sont la seule partie accessible et palpable, pour se perdre en d'absurdes spéculations, et en de vaines chicanes sur des mystères essentiellement incompréhensibles; et l'on dit arrogamment, après que Dieu a parlé: Cela n'est pas, car cela passe mon intelligence.

« Mais enfin, reprennent ces audacieux raisonneurs, de quoi vous servent des croyances qui ne sont pas faites pour être comprises? Est-il digne de Dieu de nous proposer pour articles de foi des problèmes et des énigmes.» O insensés! il faut donc vous le répéter encore: combien la nature, ce grand ouvrage de Dieu, que vous étudiez sans cesse, vous

(1) A l'égard de la Révélation, si j'étais meilleur raisonneur ou mieux instruit, peut-être sentirais-je sa vérité...; mais si je vois en sa faveur des preuves que je ne puis combattre, je vois aussi contre elle des objections que je ne puis résoudre... Je reste sur ce point dans un doute respectueux. (Emile.)

offre-t-elle d'énigmes et de problèmes que vous ne pouvez résoudre? Rejetez-vous comme inutiles les faibles connaissances que vous en avez, parce que vous n'êtes pas en état de tout pénétrer, de tout approfondir? Aimeriez-vous mieux que le Créateur vous eût caché tout ce beau spectacle de l'univers, parce que vous n'en découvririez que quelques parties, et que vous n'en pouvez presque expliquer aucune? S'il existe un autre monde invisible, où il déploie d'autres merveilles bien plus admirables, où il habite lui-même dans sa gloire, et se montre sans voile à ses élus; si nous sommes faits pour ce monde meilleur, pour y voir, y posséder Dieu, et jouir dans son sein des délices éternelles, ne faut-il pas que nous soyons avertis de notre sublime destinée, pour nous efforcer de l'accomplir? ne faut-il pas qu'il nous soit donné au moins quelques notions de cette patrie vers laquelle nous devons tendre, de cet immortel bonheur que nous devons mériter, de ce Dieu auquel nous devons être unis à jamais par l'amour? Or, que peut-on nous dire sur ces grands objets, si étrangers aux sens, si élevés au-dessus de nos conceptions naturelles, qui ne soit plus ou moins obscur et mystérieux pour nous, dans notre présent état d'ignorance et de ténèbres? Vouloir que tout ce qui a rapport à la vie future et à la divinité nous soit ou entièrement caché ici-bas, ou manifesté dès à présent et sans nuage, c'est vouloir que la providence de Dieu renverse tous ses plans, et s'écarte, dans le point le plus important, de la marche constante qu'elle suit dans toutes ses œuvres. En effet, ne voyons-nous pas qu'elle met dans tous les êtres, dès leur formation, les commencemens et comme les germes de tout ce qui doit se développer en eux dans la suite; de sorte qu'ils parviennent, par des progrès insensibles et des accroissemens successifs, du premier état imparfait et informe où ils naissent, à l'état de maturité et de perfection qui convient à chacun d'eux? Ainsi, long-temps avant l'âge de raison,

l'enfant est éclairé d'une faible lumière intellectuelle, qui en est comme l'aurore; ses idées, d'abord confuses et enveloppées, s'éclaircissent peu à peu; il bégaie long-temps un langage qu'il n'entend pas, avant d'attacher un sens net et distinct aux mots qu'il prononce; et ne parvient qu'à travers une longue étude d'éléments arides et presque inintelligibles pour lui, à cette mesure de science dont l'esprit humain est capable ici-bas. Voilà ce qu'une expérience journalière nous découvre; étendons maintenant nos vues, et élevons nos pensées. L'homme étant un être immortel, dont l'existence, commencée dans le temps, doit durer au-delà des siècles, nous pouvons bien dire que la vie présente n'est tout entière que son enfance, et que son âge mûr est l'éternité. Enfant donc en ce monde, il y est comme l'ébauche de ce qu'il sera un jour; il n'a pas encore la pleine intelligence des choses de Dieu, mais il en a de premières vues incomplètes, qui se développeront dans un autre état; il apprend à bégayer sur la terre la langue des bienheureux et des anges, qu'il doit parler éternellement dans le ciel; il étudie les éléments encore obscurs d'une science divine, qu'il ne possédera dans toute son étendue, que lorsqu'il aura atteint, selon l'expression de saint Paul, la plénitude de l'homme parfait en Jésus-Christ (1). Toute cette doctrine est de ce grand apôtre; entendez-le lui-même: Tant que nous sommes enfans, dit-il, nous parlons en enfans, nous pensons, nous raisonnons en enfans: *Cum essem parvulus, loquebar ut parvulus, sapiebam ut parvulus* (2). Mais quand la maturité sera venue, tout ce qui tient de l'enfance disparaîtra: *Quando autem factus sum vir, evacuavi quæ erant parvuli* (3). Ce que nous voyons maintenant comme en un miroir et en énigme, nous le verrons alors face à face: *Videmus nunc per spectu-*

(1) Eph. iv, 13.

(2) I. Cor. xiii, 11.

(3) I. Cor. xiii, 11.

*lum, in ænigmate; tunc autem facie ad faciem* (1); ce que nous ne connaissons encore qu'obscurément et en partie, nous le connaissons aussi pleinement que nous serons nous-même connus: *Nunc cognosco ex parte; tunc autem cognoscam sicut et cognitus sum* (2). A quoi servent donc les mystères, Vous le voyez, mes chers Auditeurs, ils forment un degré nécessaire, dans ce grand et magnifique développement de l'homme, croissant ici-bas pour l'éternité, et se préparant, parmi les ombres de la cité terrestre, pour la lumière et la gloire de l'immortelle patrie. A quoi servent les mystères? Ils sont le lien qui unit la terre au ciel, par une admirable communauté de sentimens, de pensées et de langage. Tout ce que les bienheureux voient, nous le croyons; tout ce qu'ils possèdent, nous l'espérons; ce qu'ils aiment et adorent, est aussi l'objet de notre adoration et de notre amour; nos cantiques répondent aux leurs; ils rendent grâce, dans des transports perpétuels d'allégresse, pour les biens ineffables dont ils jouissent; nous soupignons, dans l'ardeur de continuel désirs, vers ces mêmes biens, que les mystères nous montrent à travers des voiles, et qu'ils nous promettent comme la récompense assurée de notre foi. Contester à Dieu le droit de révéler à l'homme de tels mystères, et d'en exiger la croyance, c'est contester à l'éternelle raison le droit de s'assujettir les raisons créées qui en émanent, à l'infailible vérité le droit de se faire croire, à la suprême sagesse le droit de conduire son ouvrage à sa perfection par les moyens les plus dignes d'elle, à l'infinie bonté le droit de nous conférer le plus grand des bienfaits.

L'incrédule ne dira donc plus, ni qu'il n'existe point de vérités incompréhensibles à l'homme, ni que Dieu ne puisse pas obliger l'homme à croire des vérités qui surpassent son intelligence. Ces deux

(1) I. Cor. xiii, 12.

(2) I. Cor. xiii, 12.

points sont éclaircis; que dira-t-il donc? Il ne lui reste plus que de porter l'impiété jusqu'à son comble, et de s'écrier, dans l'ivresse de son orgueil, qu'il rejette ces dogmes divins, non précisément comme incompréhensibles, mais comme absurdes; non comme supérieurs à sa raison, mais comme contraires à ses lumières les plus pures. Malgré l'horreur que nous inspirent de pareils blasphèmes, discutons encore ce point, et prouvons que cette dernière prétention, la plus révoltante de toutes, est aussi la plus insoutenable. C'est par où je finis.

L'un des plus célèbres et des plus ardens adversaires du christianisme, ce philosophe de Genève que nous avons déjà cité, avoue que « la révélation a des preuves qu'il ne peut combattre; que l'Évangile n'a pu être l'ouvrage des hommes; que ce n'est pas ainsi qu'on invente; et que ce livre a des caractères de vérités si parfaitement inimitables, que l'inventeur en serait plus étonnant que le héros (1). » Lors donc que, pour rejeter une révélation fondée sur de telles preuves, et un livre marqué à de tels caractères, on allègue les absurdités et les contradictions qu'on prétend y apercevoir, il ne faut pas que ce soient des absurdités ou des contradictions apparentes seulement, mais, suivant l'expression du même écrivain, « des absurdités lumineuses et palpables, des faussetés évidentes (2). » Quant aux contradictions purement apparentes, elles ne prouvent rien, il est ordinaire de les rencontrer dans les choses qu'on est incapable de pénétrer et de comprendre; et il arrive quelquefois que ces contradictions, sans être réelles, semblent néanmoins très-frappantes, et donnent lieu à des objections insolubles contre des vérités incontestables. C'est ce qu'un exemple va vous faire sentir, mes Frères. Prenez un aveugle de naissance, qui n'ait jamais entendu parler de l'effet que produit la réflexion des objets dans un mi-

(1) Emile.

(2) Lettre de J.-J. Rousseau à d'Alembert, note 2.

roir. Menez-le devant une glace, et dites-lui : Voilà devant nous votre image et la mienne; images parfaites et pour ainsi dire vivantes, qui ne retracent pas seulement, avec la plus grande fidélité, la taille, les traits, et tout la personne de chacun de nous, mais qui marchent, avancent, reculent, et font tous les mêmes mouvemens que nous faisons l'un et l'autre. Il vous demandera de lui faire toucher ces images. Vous porterez ses mains sur la glace, il en parcourra toute la superficie, et en mesurera exactement toutes les dimensions. Puis il vous dira : Vous me trompez, il n'y a rien ici de ce que vous prétendez; et toutes vos paroles sont autant de contradictions manifestes. J'ai touché des images faites par des statuaires, j'y ai retrouvé toutes les formes du corps humain; j'ai donc cru qu'elles en étaient la représentation fidèle. Mais lorsqu'en me présentant une surface plane et unie, sans la moindre inégalité, ni aucune forme qui ait un rapport quelconque avec celle de nos corps, vous me dites : Voilà votre image et la mienne; lorsque vous me parlez de figures qui se meuvent, là où je sens une entière immobilité; de figures qui s'avancent vers nous, où s'enfoncent dans l'éloignement, là où il ne peut y avoir ni éloignement, puisque tout est près et dans mes mains; ni enfoncement, puisque tout consiste en une simple surface, sans épaisseur ni profondeur; lorsque vous ajoutez enfin, pour surcroît d'impossibilité, que, dans les étroites limites de cette glace, se trouvent, avec nos deux images, celles de tous les objets qui nous entourent, et l'appartement entier où nous sommes, avec sa hauteur et ses autres dimensions, dans toute leur étendue, permettez-moi de regarder tous ces discours comme des absurdités évidentes, qui ne pourront devenir croyables, que quand il sera vrai que la partie est plus grande que le tout, que superficie et profondeur sont une même chose, que le mouvement et l'immobilité vont ensemble, en un mot, que tout ce qu'il y a de plus opposé et de plus con-

tradictoire, peut se concilier et se réunir dans un même sujet. Telle sera l'objection de l'aveugle, et je l'appelle insoluble, parce qu'on peut vous défier de la résoudre d'une manière qui lui paraisse intelligible, ou de lui répondre autre chose, sinon que toutes ces contradictions si frappantes pour lui, et qu'il nomme palpables, parce qu'il croit les toucher au doigt, ne sont néanmoins qu'apparentes; et qu'il les regarderait bientôt avec vous comme chimériques, s'il pouvait avoir une idée de la nature des images dont il s'agit: images, lui direz-vous, réelles, sans être solides; étendues, sans occuper de place; dont l'existence, les mouvemens, la grandeur, les formes, sont manifestes à l'œil, et nuls au tact; sensibles à la vue, et imperceptibles à tous les autres sens. Que sera toute cette explication pour l'aveugle, sinon un langage mystérieux et énigmatique qui ajoutera de nouvelles difficultés à celles qui déjà le confondaient, et lui rendra encore plus incroyable ce que déjà il refusait de croire? Ainsi la privation d'un organe, transforme pour lui en absurdités des faits incontables; et parce qu'il se permet de juger, avec les connaissances imparfaites dont il est capable, il rejette comme des faussetés et des contradictions les vérités les plus certaines. Mais, mes Frères, ne sommes-nous pas tous aveugles pour les choses qui passent notre intelligence? et si nous voulons juger par nous-mêmes en ces matières, où notre esprit ne peut atteindre, ne prendrons-nous pas aisément pour faux et contradictoire, ce qui n'est qu'incompréhensible et vrai?

Non, me répondra l'incrédule, je ne commets point de semblable méprise; j'appelle absurde une proposition dont les termes bien connus et évidemment incompatibles entre eux, se choquent et se détruisent mutuellement, non en apparence, mais en réalité; et c'est de ces absurdités-là que je trouve dans les mystères de la religion révélée.

C'est-à-dire, ô incrédule, que vous reprochez au

christianisme, non de ces erreurs spécieuses et plausibles, qui peuvent quelquefois faire illusion même aux esprits judicieux et éclairés, mais de ces contradictions visibles et grossières, que le simple bon sens découvre et repousse au premier abord, et qui par conséquent ne peuvent être admis que par des ignorans et des insensés. Ainsi, remarquez bien, je vous prie, les conséquences qui suivent de là: tout le monde civilisé a été, pendant dix-huit siècles, dans un état de démence proprement dite, croyant comme des vérités divines, des extravagances et des absurdités manifestes. Ainsi, tous ces hommes célèbres par leur génie et leur savoir, autant que par leurs vertus, qui, après un mûr examen, quittèrent le paganisme, pour embrasser, au prix de tous leurs biens, la doctrine de Jésus-Christ; tous ceux qui scellèrent cette doctrine sacrée de leur sang, comme les Justin, les Cyprien, les Irénée; tous ces grands écrivains qui, depuis la naissance de l'Eglise jusqu'à nos jours, ont défendu la foi des mystères, dans cette foule d'immortels ouvrages, dont nous admirons l'éloquence, la profondeur, la dialectique puissante et la sublime philosophie: les Tertullien, les Augustin, les Basile, et plus récemment les Bossuet, les Fénelon, et tant d'autres que je pourrais nommer, n'étaient, avec toutes les générations qui les ont applaudis, que des ignorans et des stupides, incapables d'apercevoir des contradictions et des impossibilités évidentes, qui frappent, au premier coup d'œil, les esprits même les plus vulgaires. Et ne dites pas qu'il y eut surprise, et que la question n'avait pas été suffisamment débattue et discutée; car elle l'a été d'abord, pendant trois cents ans, aux yeux de tout l'univers, entre les chrétiens d'une part, et de l'autre la synagogue, les philosophes de l'Académie et du Portique, les prêtres et les adorateurs des faux dieux, soutenus de toute la puissance des maîtres de la terre, de toute la force des passions humaines, de tous les préjugés des peuples; elle l'a été ensuite,

dans toute la durée des âges, entre l'église catholique et cette multitude d'hérésies diverses, qui ont attaqué tous les mystères l'un après l'autre, qui ont épuisé contre eux tous ces argumens spécieux et subtils qu'on nous donne pour nouveaux et pour si concluans aujourd'hui : et tel a été l'inconcevable aveuglement du monde, qu'au milieu de cette longue et terrible lutte, les dogmes, selon vous évidemment absurdes, l'ont emporté constamment sur tout ce qu'ont pu leur opposer tant de formidables adversaires; que les contradictions palpables ont triomphé et des Césars, et des bourreaux, et des préjugés, et des passions, et de la synagogue, et de l'idolâtrie, et des sectaires de toutes les espèces, et des philosophies impies de tous les temps.

Cet étonnant triomphe dure encore. Nous continuons de croire et de révéler tous ces mystères, si hautement déclarés ineptes et insensés par nos athées et nos déistes; nous les chérissons, à l'exemple de nos pères, et nous sommes prêts, comme eux, à les confesser aux dépens de nos vies. Tout ce que le siècle compte encore de vrais sages, de plus judicieux écrivains, de sincères adorateurs de la Divinité, d'hommes plus irréprochables dans leurs mœurs, plus appliqués à l'étude de la religion et à la recherche de la vérité, ne voient dans nos dogmes les plus incompréhensibles, que des secrets divins qui surpassent l'intelligence de l'homme, et n'y aperçoivent rien qui soit contraire à sa raison. Ce n'est pas qu'ils ne connaissent les objections fameuses, et les démonstrations de nos penseurs incrédules. Mais qu'y trouvent-ils, sous une pompe éblouissante de paroles, que de grossiers sophismes, de pitoyables équivoques, et des jeux de mots puérils? Ne se jouent-ils pas en effet (car il faut citer un exemple), ces détracteurs effrontés du christianisme, lorsque, blasphémant le premier article de notre foi, et parodiant avec une audace sacrilège le plus auguste de nos mystères, celui d'un Dieu en trois personnes, ils

nous accusent d'enseigner « qu'un est trois, et que trois ne sont qu'un? » Sans doute, il y a dans ces mots une absurdité très-sensible; aussi ces mots ne sont-ils pas les nôtres, mais les leurs, et l'absurdité appartient tout entière aux auteurs du blasphème. Levons l'équivoque en quatre paroles; et parce que ce méprisable quolibet (car comment l'appeler?) nous est donné pour un argument invincible; parce qu'il est sans cesse dans la bouche de tous les ennemis de la religion; qu'on le retrouve dans tous leurs livres, depuis les gros ouvrages faits pour les savans de la secte, jusqu'à ces manuels de libertinage et d'impiété portative, composés par des philosophes à l'usage du petit peuple; montrons que rien n'est si futile, et ne prouve mieux l'impuissance où ils sont de découvrir de véritables contradictions dans nos dogmes. Appliquez-vous un instant, mes Frères.

Si nous disions qu'il n'y a qu'une nature en Dieu, et que cependant il y a en lui trois natures; ou bien qu'il y a trois personnes, et une seule personne; nous tomberions réellement dans la contradiction qu'on nous objecte. Mais qu'il y ait en Dieu unité de nature, et trinité de personnes, c'est un profond mystère à la vérité, mais un mystère où nous défions toute la dialectique de nos plus subtils adversaires, de montrer la moindre contradiction; parce que l'idée de trois personnes distinctes n'exclut nullement l'idée d'une nature indivisible. Qu'ils avouent donc que ces basses plaisanteries, sur des objets si vénérables et si élevés au-dessus des pensées humaines, ces indignes travestissemens du langage de la foi et de la piété, par lesquels on livre aux dérisions du vulgaire ce que tant de grands génies ont adoré, sont des moyens aussi vils qu'odieus, aussi insensés que scandaleux et impies. Vaincus sur ce point, et obligés d'abandonner, en rougissant, le reproche manifestement injuste de contradiction, se retrancheront-ils encore une fois dans celui d'incompréhensibilité? reviendront-ils à ces exclamations éter-

nelles dont ils nous ont déjà fatigués : Quelle obscurité ! quelles énigmes ! qu'est-ce que cette nature unique, avec cette distinction de personnes ? quoi de plus inexplicable, que cette trinité dans cette unité ? — Inexplicable ! Qu'importe ? Puisqu'il est convenu que tout presque dans l'univers est inexplicable pour vous, que vous êtes inexplicable à vous-même, comment Dieu ne le serait-il pas à un esprit aussi borné que le vôtre ? D'ailleurs, écoutez ceci. Vous ne pouvez admettre trois personnes dans une seule nature : mais admettriez-vous plus aisément deux natures distinctes en une seule personne ? L'un vous paraît-il plus intelligible que l'autre ? — Non. — Eh bien, dites-moi : combien y a-t-il de natures en vous ? Si vous n'êtes pas matérialiste, c'est-à-dire tout-à-fait absurde, vous n'hésitez pas à répondre qu'il y a en vous deux natures, une nature spirituelle qui est votre âme, et une nature matérielle, qui est votre corps. — Fort bien : mais ces deux natures font-elles de vous deux personnes, ou n'en font-elles qu'une ? — Elles n'en font qu'une, répliquez-vous ; car je suis un, et je ne suis pas deux ; je suis *moi*, et je ne puis me partager ni me diviser. — Vous avez raison. Mais comment cette unité de personnes subsiste-t-elle dans cette duplicité de nature ? comment votre âme et votre corps qui sont deux, ne font-ils cependant qu'un seul individu, qu'un seul *moi* ? et comment, vous qui êtes un, êtes-vous âme et corps tout à la fois, c'est-à-dire deux en nature ? — Convenez que voilà un mystère qui, sans être comparable au premier, puisque la créature est infiniment au-dessous du Créateur, suffirait toutefois pour exercer vos réflexions, pendant votre vie entière, sans qu'il vous fût possible de l'expliquer ou de le comprendre.

Grand Dieu ! voilà donc ceux qui osent entrer en contestation avec vous, qui s'établissent juges de vos enseignemens, et ne craignent pas de rejeter comme d'absurdes chimères, les paroles de l'éternelle vérité ! Ils n'ont rien examiné, rien approfondi ;

ils n'ont pas assez réfléchi sur les choses mêmes qui les environnent, et qui sont à leur portée, pour comprendre que tout est mystère pour eux dans vos ouvrages ; et ils disent arrogamment que vous n'avez pas droit de leur enseigner des mystères, ou qu'ils ont droit de ne vous point croire : ils ne peuvent concilier les contradictions apparentes qu'ils rencontrent dans toute la nature, dans toutes les sciences, et dans eux-mêmes ; et ils forgent des contradictions chimériques, pour avoir droit de blasphémer votre loi sainte : ils traitent d'absurdes les dogmes de la religion, et ils inventent des systèmes d'irréligion, où tout est marqué au coin de l'absurdité : ils ne croiront pas que vous existez, ô Esprit infini ! ô Sagesse increée ! ô source de l'être, de la vie, de la pensée, de l'ordre, de la vérité, de la justice ! mais ils attribueront l'éternité à ce monde qui périt, l'intelligence à la matière, l'ordre au hasard, la sagesse à une fatalité aveugle, la vertu à un instinct stupide. ....